ROMANS ADO

ANGÉLIQUE BOXE

RICHARD COUAILLET

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

ROMANS ADO

www.actes-sud-junior.fr

ANGÉLIQUE BOXE

"Le sac accuse les coups, se balance. La vie ne vaut pas plus. Un sac qui encaisse sans rien dire. Et sa vie ne saurait aller plus loin. Alors Angélique boxe, boxe, au rythme de sa respiration. Angélique se vide de tout, la cité, le bahut, les autres. Surtout les autres. Angélique ne les supporte plus, tous, à dire la même chose, à voir les mêmes choses, à faire les mêmes choses."

Pour ne pas se retrouver à terre, Angélique pratique la boxe. Le défoulement du corps pour faire exister sa rage, se vider de tout ce qui déchire au plus profond de l'être. Angélique boxe sa vie et se choisit un destin.

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2007, 2008
ISBN 978-2-330-00474-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication

ANGÉLIQUE BOXE

RICHARD COUAILLET

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour Sandrine.

“Tu sais papa, la vie c’est difficile ;
ça me fatigue.”
(Célio, 4 ans)

“Non !”
(Quentin, 16 mois)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CITÉ 12 ET CIEL DE MEUSE.

Département numéro 62.

Angélique boxe, boxe. Le sac accuse les coups, se balance. La vie ne vaut pas plus. Un sac qui encaisse sans rien dire. Et sa vie ne saurait aller plus loin. Alors Angélique boxe, boxe, au rythme de sa respiration. Angélique se vide de tout, ses frères, ses parents, la cité, le bahut, les autres. Surtout les autres. Angélique ne les supporte plus, tous, à dire la même chose, à voir les mêmes choses, à faire les mêmes choses. Ce sac en cuir fendillé, qui s'écarte si peu de son axe, Angélique voudrait l'éclater, l'éventrer, le vider de tout son sable qui amortit et qui étouffe. Ce sac, c'est sa vie, inerte, avec son balancement d'horloge que rien ne perturbe, ou presque.

Angélique sent ses forces décliner, ses poings dans les gants s'alourdissent, ses jambes ont perdu leur ressort, l'esquive est moins vive. Alors Angélique

attaque, plus fort, le souffle se perd, des hoquets de rage franchissent la barrière de son silence, ses frères, le bahut, les parents, les autres, ses frères, Mac Cain, les parents, les mines d'avant, les autres, cité industrielle, la maison, le jardin, Mac Cain, Mac Cain, Mac Cain. Mac Cain qui fait des alentours un paysage en papier gras.

Gamine, Angélique avait cru aux terrils préhistoriques, à des colonies de vers géants d'une ère glacée qui auraient creusé des galeries souterraines. Elle n'avait jamais aimé ces monts noirs qui surplombaient tout, écrasaient tout, rappelant sans cesse aux yeux des habitants le noir de la terre, de ses entrailles. Elle avait cru aussi, un peu plus tard, que chaque caillou de terril était un cauchemar déposé là après une nuit agitée. Et ça en faisait des mauvais rêves et des yeux noirs. Des rêves fossilisés, carbonisés.

Un jour, sans doute pour leur faire oublier, des camions avaient fait des allers-retours pendant des mois et des mois pour réduire le terril. Il avait perdu une bonne trentaine de mètres de hauteur pour ne laisser au sol qu'une grande galette noire ; une sorte de piste d'atterrissage pour tous les Roswell à poils durs qui avaient déjà commencé à coloniser la Terre. Sa mère avait renoncé à laver les vitres, elle attendait la pluie chassée sur les carreaux par le vent du nord. Les gouttes venaient s'y écraser, lourdes, de longues coulures se dessinaient, attaquant la crasse dans l'épaisseur. Angélique aimait la

Extrait de la publication

pluie du vendredi soir qui annonçait un peu plus de lumière dans la maison, pour le week-end, jusqu'aux premiers camions du lundi à l'aube. En semaine, la poussière se transformait en crachats de boue qui recouvraient les fenêtres d'une pellicule plus opaque encore. Dès ses premiers mètres de chute, chaque goutte semblait avoir aggloméré une poussière de mine, jusqu'à devenir cette matière lourde, compacte, qui explosait au sol sans rebondir, comme des fientes d'oiseaux.

Extrait de la publication

ANGÉLIQUE
1

C'ÉTAIT UN MARDI SOIR.

Un mardi de janvier.

Le souvenir est encore là, bien à sa place de souvenir qui ne me lâche pas.

Maman est revenue de l'école en me traînant par la main. M. Duçon venait de raconter à ma mère ma énième bagarre de récréation, l'œil poché du fils du pharmacien, la lèvre fendue du fils du maire, les joues griffées de la fille du boulanger. Il a parlé de plein de mots, de violence, de plainte portée, puis retirée grâce à lui, de police, d'éducation, d'avenir, de punition, d'exclusion, de dommages, de boxe. Pendant tout le trajet, maman n'a rien dit. En partant elle était rouge de honte ; en arrivant elle était rouge de colère. J'ai vu ses mâchoires se crisper petit à petit, j'ai senti sa main se refermer sur la mienne, comme un étau, lentement. J'avais mal, ma main s'engourdissait, je la sentais blanchir, mais je ne disais rien parce que maman n'avait rien dit devant Duçon. Juste sa tête qui s'est baissée. Elle a écouté, elle a bu, les yeux mi-clos, elle a tout absorbé pour que rien de cette honte ne me touche. À la maison

Extrait de la publication

je ne savais pas ce qu'elle dirait, mais là, devant les autres, elle a juste dit oui monsieur, je comprends, oui monsieur, j'essaie, oui monsieur, c'est ma fille vous savez, oui monsieur, ça n'excuse pas, oui monsieur, je m'en occupe en rentrant. Moi, je n'ai pas baissé les yeux, j'ai regardé les autres pour qu'ils s'occupent d'eux, pour protéger maman, pour qu'ils continuent de parler sur notre dos, mais pas en nous regardant à la sauvette. Ils ont jamais aimé mes yeux bleus. J'en ai profité.

Dans notre rue, j'ai vu deux ou trois rideaux se soulever, la voisine d'en face est sortie d'un air de rien qui dit toute la merde de l'ennui, ils attendaient, les cris et les pleurs, les joues ou le front rouges de coups, leur sujet de conversation du soir devant la soupe et la télé. On est rentrées, la porte n'a pas claqué, sa main s'est relâchée doucement. On s'est assises. Je crois qu'en fait j'étais bien, là, à côté de maman. Et puis elle m'a regardée, et j'ai vu qu'elle avait pleuré dans ses cheveux. Elle avait la goutte au nez, mais je ne l'avais pas entendue renifler. Elle avait ses yeux de tristesse, tout injectés de sang, tout gonflés. Avec ces yeux-là, j'ai toujours eu peur qu'elle meure, maman, toujours.

Elle m'a dit, toute calme :

— Ma petite fille, le monde est comme ça ; il n'a pas changé depuis tes grands-parents ; il y a des nouvelles machines, mais les machines, ça ne change pas le cœur des gens. Alors dis-toi que M. Duçon a raison : il faut que tu arrêtes de te battre. Tu sais, ton père, il fait tout ce qu'il peut pour que vous alliez à l'école. S'il doit faire des heures, il en fait, s'il faut aider un copain sur un chantier le week-end, il y va. Et tout cet argent, c'est pour vous qu'il va le chercher. Tu sais, lui, il préférerait

s'occuper de ses pigeons. Je sais bien qu'avec tes frères c'est pas toujours facile, je sais bien que tu n'as pas de chambre pour toi. Mais tu dois comprendre maintenant. Une fille, ça ne se conduit pas comme ça. Une fille, c'est de la douceur, c'est du calme. Une fille, ça ne se bat pas. C'est les garçons qui se battent, parfois. Tu comprends ?

Je n'ai rien su répondre à ça. Tout ce que je comprenais, c'était l'amour de maman qui ne comprenait pas. J'ai fait oui de la tête, et papa est entré. Je suis allée m'asseoir sur la marche devant la porte, j'ai regardé les derniers camions passer, la poussière rouge se soulever, puis retomber en fine pellicule sur les poils blonds transparents de mes bras, maman est venue me chercher, papa est assis dans son fauteuil les yeux fermés (sa petite sieste d'un quart d'heure en revenant du travail avant d'aller voir ses pigeons), maman me dit presque en murmurant qu'avec papa ils ont décidé une punition pour le week-end : laver les fenêtres.

J'ai hurlé très fort en dedans, pour que maman n'entende pas, pour ne pas réveiller papa.

Je suis montée dans la chambre.

Je n'ai pas voulu pleurer.

Je ne voulais pas commencer, pas maintenant.

J'étais trop jeune pour pleurer.

Extrait de la publication

ANGÉLIQUE N'A JAMAIS AIMÉ son gros village, ou sa petite ville, enfin ce tas de maisons collées les unes aux autres, bien serrées, mais qui n'empêchent pas d'avoir froid l'hiver. Angélique n'a jamais aimé la route de l'école. Trop courte, toujours trop courte. Elle aurait voulu qu'elle ne finisse jamais, comme un voyage au cours infini, ou une chasse au trésor qui n'existe pas. Angélique n'aimait pas se tordre les pieds sur les trottoirs de briques rouges qui, avec le temps, les voitures, les camions avaient pris l'ondulation des dos qui se courbent.

Les garçons, eux, prenaient un ballon, jouaient sur la route. Ils organisaient parfois des rencontres avec des équipes d'autres cités, au pied du terril, là où l'herbe avait poussé. Angélique allait parfois les regarder, elle restait jusqu'à la fin à cause des bagarres, des lèvres fendues ou des yeux pochés pour des histoires de hors-jeu ou de tacle. Elle aimait ces moments où le jeu s'aggravait en coups violents ou

Extrait de la publication

portés à demi, elle voyait les yeux s'allumer, les corps se tendre, exploser dans un poing lancé. Et leurs voix alors, tellement changées. Elle n'aurait même pas reconnu celles de ses frères. Et la crise terminée, le jeu reprenait. Chacun s'était calmé, assoupli. Ils se serraient la main à la fin de la partie, ils plaisantaient et se donnaient un autre rendez-vous. La bagarre avait apporté cette part supplémentaire de défoulement que le jeu ne donnait pas et qui permettait d'en profiter pleinement. Sa mère n'avait pas besoin de lui dire que seuls les garçons "pouvaient" se battre. Elle ne l'avait pas attendue pour le comprendre et se dire qu'à se chercher comme ça, comme de jeunes lionceaux qui jouent aux grands, il y avait quelque chose de sain, qui désamorçait au lieu d'envenimer. Une manière de dire les choses au lieu de les laisser moisir, sans pour autant que cela touche à la violence, la vraie. Mais ça, les grands, ils comprennent pas, ils ont du mal.

À l'école, les autres enfants ne comprenaient pas cela. Ils allaient tout de suite dans le pantalon de Duçon moucher leur nez, sécher leurs larmes. Et Duçon n'attendait que ça. Secouer l'Angélique. Lui rendre ce qu'elle donnait, sans la frapper, non, on ne peut pas, mais en humiliant. Personne ne comprenait ça, là-bas, que la baffe qui volait, le coude un peu appuyé sur l'estomac, c'était seulement pour aller mieux et pour prendre du plaisir après à s'amuser, libre de ces choses qui pèsent. Mais les autres faisaient comme si rien ne pesait,

Extrait de la publication

comme si rien ne gênait, comme si tout allait bien. Angélique leur en voulait de ce mensonge. Elle n'en tapait que plus fort.

Extrait de la publication

qu'elle avait installée entre nous. Ma vie ne ressemblait à rien, ou presque. J'avais ma fille.

Le roman que j'ai alors voulu tenter, l'histoire que j'ai essayé de vous raconter n'est donc qu'une histoire, une tentative de recomposition, la restauration d'un passé à partir de quelques éléments de tableaux. Vous y avez trouvé la transcription directe de quelques bandes de souvenirs, sans les silences, les hésitations, les regards, les joues qui s'empourprent, la respiration, les lèvres qui se pincent, s'humectent, se gercent, mais avec ses mots qu'elle m'adressait comme à un miroir, des mots qui à mesure ont semblé se libérer, et qui en même temps ont dégrafé un peu, peut-être beaucoup, la camisole de ma vie.

J'ai tenté de me mettre à sa hauteur et de saisir ce qui en elle, au-delà de tout, appelle à la vie parce qu'aujourd'hui je sais qu'heureuse ou malheureuse, seule ou en âme sœur, en âme aimée, je sais qu'Angélique boxe, boxe la vie.

Par amour.

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud

Extrait de la publication